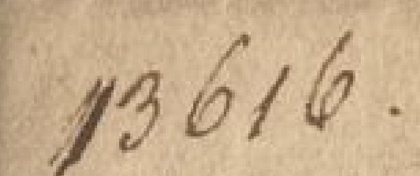
Des Nomenclatures scientifiques, par M. Ch. Nodier





DES NOMENCLATURES SCIENTIFIQUES.

PAR M. CH. NODIER.

J'ai souvent parlé des nomenclatures sans le moindre respect, et, toute vanité mise à part, je dois me défendre contre l'induction fort naturelle qu'on pourroit tirer de mon obstination. Elle ne tient réellement pas au dépit de l'ignorance. Je sais infiniment peu, mais je sais les nomenclatures qui sont moins que rien. J'ai passé la meilleure, la plus regrettable partie de ma vie à étudier des nomenclatures. J'ai fait de la nomenclature comme tout le monde, comme le moindre grimaud qui a mis le nez dans les sciences, et j'ai l'orgueil de croire que ma nomenclature étoit même assez supportable pour de la nomenclature, parce que j'avois au moins un avantage que tous les nomenclateurs n'ont pas, celui de savoir ce que je disois en deux ou trois langues. Il ne tient qu'à moi d'écrire avec toute l'impénétrable obscurité d'un professeur sur les matières les plus simples, d'obscurcir par l'expression les questions les plus claires, de déconcerter les fabricants de nomenclatures eux-mêmes, en leur jetant au visage une nomenclature qu'ils n'ont point faite et qu'ils ne comprendront peut-être jamais. Je m'en gar-



derai bien. Ce genre de succès ne peut convenir qu'à la licence effrénée du néologue, et qu'à l'intrépide aplomb du charlatan.

Ce qui m'indigne contre les nomenclatures, ce n'est donc pas la difficulté de les apprendre, et de recommencer à les apprendre toujours. Tant que le nomenclateur n'aura pas épuisé tout à fait les radicaux qu'il épuise avec une si dévorante impatience, il me trouvera en mesure de débrouiller son hiéroglyphe, et d'appeler son fantôme du nom qu'il avoit sur terre, avant de devenir ce *je ne sais quoi* de Tertullien qui n'a plus de nom dans aucune langue. Je l'attends de pied ferme au patois et à l'argot, et j'irai s'il le faut le retrouver dans le sanscrit. Je ne crains nullement, pour mon usage particulier, d'être mis en défaut par la physionomie baroque et saugrenue d'un mot composé. Tout cet artifice se réduit à une charade assez niaise dont j'ai ramassé la clef au collége.

Ce que je reproche à la nomenclature, c'est de pervertir et de fausser l'étude de la science pour en faire un monopole; c'est de dérober l'univers à l'homme, pour le livrer en apanage à une poignée de pédants et de cuistres; c'est d'inféoder à des ignares, vernis de mauvais grec et de mauvais latin, ces riches domaines de la nature qui appartiennent à tous. C'est d'avoir mis à la place des magnifiques images du ciel qu'avoient tracées les bergers, des chiffres et des logogryphes; c'est d'avoir substitué dans la description des choses naturelles un jargon barbare et inintelligible aux métaphores gracieuses et pittoresques du peuple ; c'est d'avoir fermé d'une barrière insurmontable aux femmes et aux enfans, l'accès de ces connaissances charmantes qui semblent faites pour eux. C'est surtout d'étouffer les langues sous un odieux fatras de mots hétéroclites que les langues n'ont

pas portés, et qui n'ont aucune harmonie, aucun éch· dans la parole naïve que Dieu avoit donnée à chaque pays, à chaque aggrégation d'hommes pour ses perceptions, pour ses besoins, pour ses jouissances. C'est de s'obstiner à bâtir une Babel confuse et impie au milieu de la création du Seigneur. La philosophie du dix-huitième siècle avoit tué le grand principe, la pensée souveraine des choses. La science du dix-neuvième siècle ne s'est pas prise si haut, mais elle a frappé les sociétés humaines plus avant dans le cœur. Elle a tué le *verbe*.

Qu'est-ce aujourd'hui que nos vocabulaires à côté du progrès toujours croissant de ses conquêtes? Un pauvre patois à peine débarrassé de ses langes, le bégayement maladroit de l'esprit et du cœur, de l'éloquence et de la poésie, du génie et de la nature. Oh! que Pascal reculeroit effrayé devant l'idiosyncrasie, Mallebranche devant la phrénologie, et Fénélon devant l'esthétique!

Grands mots que Pradon croit des termes de chimie, et que le Dictionnaire va être obligé d'arborer à chaque page comme de hideux épouvantails! Dante ne resta pas plus surpris quand il eût déchiffré la formidable inscription de l'enfer, et nous voilà réduits à nous écrier comme lui :

Queste parole di colore oscuro,
Vid'io scritte al sommo d'una porta :
Perch'i, maestro, il senso lor m'e duro!

Je ne dis pas qu'une science puisse se passer absolument d'un langage, ou, si l'on veut, d'une technologie qui lui est propre. Je conviendrai même qu'il y a telle science spéciale dont la nomenclature a besoin d'être dissimulée au vulgaire, pour ne pas trop favoriser la pernicieuse industrie des jongleurs, et surtout de ceux qu'Horace appelle :

Ambubaïarum collegia, pharmacopolæ.

Encore est-il bon de remarquer que les inconvénients de ce système en balancent au moins les avantages. Les charlatans ne sont jamais les derniers à pénétrer les faciles arcanes d'une méthode. Ce sont presque toujours eux qui les inventent.

Je ne suis pas non plus de ceux qui s'offensent de quelque défaut de parure et même de correction dans des pages scientifiques, d'ailleurs claires et instructives. Uranie est la plus chaste des muses, mais je voudrois qu'elle fût peu vêtue, et je lui défendrois rigoureusement l'oripeau et les falbalas; *stylum oratorium in descriptionibus, nihil est magis abominabile*, dit le bon chevalier Linnée, et cette citation suffit pour caractériser la modestie bourgeoise de sa latinité. Protester ainsi contre le beau langage, c'est joindre l'exemple au précepte. Plût à Dieu, pourtant, que nous en fussions là.

Oui, sans doute, il faut que les sciences aient une langue; il faut que cette langue n'ait rien de l'abandon insouciant, des molles circonlocutions de la langue familière; il faut qu'elle soit concise, mais qu'elle dise tout ce qu'elle doit dire; il faut qu'elle soit rapide, mais qu'elle sache où elle va; il faut qu'elle soit technique au besoin, pour échapper au danger d'être vague, mais qu'elle soit positive dans ses acceptions et invariable dans son usage. Il faut surtout qu'elle soit formée d'éléments intelligibles à la pensée, de notions accessibles à l'étude. Les nomenclatures n'ont pas une de ces qualités.

Duclos s'étoit mis dans la tête l'idée à jamais ridicule que les mots avoient été appliqués fortuitement à leur signification; qu'ils n'avoient point de propriété, point de valeur qui ne fût le résultat d'une convention, et que la plus universelle de ces conventions étoit l'effet d'un caprice. Il suffit d'avoir étudié pendant une heure la

philosophie des langues pour être bien convaincu que cette théorie est la plus absurde que les philosophes se soient jamais avisés d'écrire, et si l'absurde peut aller plus loin qu'il n'est allé dans les écrits des philosophes, il n'a de mesure que l'infini. Eh bien! cette rêverie fantasque de Duclos, c'est le secret des nomenclatures scientifiques. Définir le fait naturel par un barbarisme révoltant de non-sens et d'étrangeté, que tout le monde a le droit de faire sans esprit, sans lecture, sans notions de la manière dont les mots se composent, que tout le monde a le droit d'appliquer sans égard à l'espèce et au caractère de l'objet dénommé, que tout le monde a le droit de transporter à d'autres acceptions, sans tenir le moindre compte des harmonies, des analogies, des apparences qui rendroient cette mutation tolérable, c'est l'art du nomenclateur. Ne lui demandez pas ce que sa parole signifie : il se soucie peu qu'on le sache, et il ne le sait pas lui-même.

Les choses ont un nom véritable, un nom qui leur appartient, celui que tout homme est appelé à leur imposer quand elles frappent ses yeux pour la première fois, et cela en vertu d'une faculté innée qui est le sceau distinctif de son espèce. Comment ce nom s'est-il formé dans la sensation avant de se manifester par la parole? par quelles affinités s'est-il lié si intimement aux affections les plus sympathiques, les plus tendres, les plus élevées de l'humanité? d'où résulte le rapprochement merveilleux qui le rattache avec tant de charme à nos premières croyances religieuses, à nos premières fables poétiques? je n'entreprendrai pas de l'expliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est ainsi qu'il jaillit toujours de la pensée du nomenclateur ingénu qui a présidé à la formation des langues, et qui seul avoit reçu mission de les faire, car ce privilége est interdit aux savants. Chez les an-

ciens, un arbuste, c'étoit Daphné, un roseau, c'étoit Syrinx, une fleur, Hyacinthe ou Narcisse, Clytie ou Caltha. La rose elle-même ne devoit son coloris qu'aux gouttes du sang d'Adonis. Chez nous, c'est le même sentiment qui anime encore une fois la nature. Pour ne parler que de la botanique, le nom de la plante étoit déterminé tantôt par l'époque de sa floraison, comme dans la *perce-neige*, la *primevère*, la jolie *pasquerette*, si hâtive, qui remplit déjà les corbeilles des fêtes de Pâques; tantôt par la configuration d'une de ses parties, comme dans le *muffle de veau*, la *barbe de bouc*, la *dent du lion*, la *clochette* ou *campanule*, la *bourse à pasteur;* tantôt par les usages auxquels elle étoit propre dans la médecine ou l'industrie, comme la *scabieuse* et la *pulmonaire*, comme le *fusain des peintres*, dont le fruit s'appeloit *bonnet de prêtre*, et le *cardère des foulons;* tantôt par quelque beau souvenir emblématique, ou par quelque allusion remplie de grâces, comme le *sceau de Salomon*, l'*herbe de Saint-Jacques*, les *yeux de la Sainte-Vierge*, les *gants de Notre-Dame*, le *bon Henri*; cours de poésie vivante et naïve qui captivoit l'attention par le cœur, et qui fixoit la mémoire de la chose par la vivacité pittoresque du nom, jusques dans l'esprit des petits enfants. J'écris vite, je n'ai pas le temps de choisir; et voilà cependant le modèle d'une nomenclature délicieuse, d'une nomenclature sublime qu'il faudroit inventer si elle n'existoit pas.

Mais elle n'est pas universellement intelligible? Belle raison! Racine et Fénélon ne le sont pas non plus. Êtes-vous si savants qu'il faille absolument que votre science déborde? Eh bien! donnez-nous des synonymies. Plus vous nous en donnerez, plus nous aurons de noms excellents, comme le peuple en fait partout, et comme vous n'en ferez jamais. Les *yeux de la Sainte-Vierge* s'appel-

lent *Souvenez-vous de moi* en Italie, *ne M'oubliez pas* en Allemagne, *Plus je vous vois, plus je vous aime*, au pied des Alpes suisses. Je serois désolé de l'ignorer, et je plaindrois la science qui auroit dédaigné de me l'apprendre. Linnée qui n'écrivoit pas le latin fort élégamment, comme nous venons de le voir, mais qui étoit votre maître à tous, n'avoit pas dédaigné ces ravissantes combinaisons de la mnémonique naturelle, qui éternisent un souvenir par une image, et qui, à chaque pas de l'observateur, éveillent un sentiment à côté d'une conquête. Ses papillons de jour étoient divisés en castes comme un grand peuple. L'Argus aux cent yeux gardoit les pâturages, comme du temps de Mercure; tous les bergers de Théocrite et de Virgile, voltigeoient autour de lui dans leurs vêtemens rustiques. Les *Sylvains* habitoient la lisière des bois. Les *Satyres* fréquentoient les antres les plus reculés, les lieux les plus âpres et les plus sauvages, le bord des sources dont ils épioient la nymphe timide. Les *chevaliers grecs et troyens* se disputoient comme autrefois quelques rochers stériles, ainsi que des fortifications ou des retranchements. On remarquoit parmi eux le sage et savant *Machaon*, fidèle au culte des plantes médicinales dont son père lui avoit enseigné les mystères, et composant probablement encore des dictames précieux sur l'origan, la fraxinelle et le fenouil. Vers le sommet des monts, commençoit l'empire des *Héliconiens* et des dieux. C'est là que *Mars* étaloit les reflets de son armure d'acier poli, et qu'*Apollon* déployoit avec magnificence les pans de sa robe blanche brodée de pourpre. Quand la science fait des langues, voilà comment il faut qu'elle les fasse. Celle-ci est presque aussi belle que la nature.

Je vous conjure d'y prendre garde, messieurs; lorsqu'on est bien décidé à écrire sur les sciences, et à faire

des nomenclatures, il n'y a pas de milieu. Il faut de toute nécessité avoir la naïveté du peuple ou l'esprit de Linnée.

Que nous donne-t on au lieu de ces merveilles dont la poésie s'enrichiroit avec un si juste orgueil? Du grec qui n'est pas grec, du latin qui n'est pas latin, un amalgame hibride de grec et de latin dont le moindre défaut est de n'être pas françois, des mots insignifiants et stupides en toute langue, et que toutes les langues répudient. Ah! si à force d'études, la pensée ou l'imagination pouvoit arracher un sens au gryphe impénétrable qui les enveloppe! Mais comment cacher un sens dans ce qu'on dit, quand on ne sait pas ce qu'on dit? Si ce n'est pas là le cas de tous ceux qui composent des nomenclatures, c'est le cas du moins de la plupart de ceux qui les copient, qui les scindent, qui les transportent d'un genre à un autre, qui les bourrent maladroitement de faits contradictoires avec le signe dénominateur, avec le caractère de leur type. Quand on me parloit autrefois d'un insecte appelé *pyrochre* ou *lampyre* par les Grecs, et *cicindèle* par les Latins, je savois bien, avec un peu de latin et de grec, qu'il s'agissoit d'un insecte brillant, enflammé, comme incandescent. Maintenant on me montre sur le bout du doigt un insecte pâle, ou, comme on dit, luride ou chlorotique, et je sais positivement que la nomenclature a menti. Mais pourquoi la nomenclature s'amuse-t-elle à mentir au sens des idées et à la nature des choses par le nom qu'elle leur donne? Il y a là dessous un mystère effrayant qui est plus difficile à nommer que tous les êtres de la création pris les uns après les autres. C'est une question infiniment délicate à laquelle un ami que j'ai par le monde, et qui n'y fera pas fortune, se contentoit de répondre par une question moins chanceuse: Pourquoi les pré-

tres d'Égypte ont-ils inventé la langue impénétrable des sphynx et des obélisques?

O prêtres d'Égypte! jusques à quand abuserez-vous de la sotte confiance et de l'aveugle crédulité des hommes?

Depuis trois cents ans, l'étude de la nature étoit en France la plus révérée comme la plus douce de toutes les études. Voyez quel enchantement elle a répandu sur les écrits du vieux Dupinet, du savant et modeste Belon, du sage et profond Bauhin, de Charlevoix, de Du Tertre, de Labat, de Tournefort, de Réaumur, de Bonnet, de Rousseau, de Bernardin de St-Pierre! Je ne parle pas de Buffon, parce que je suis assez disposé à partager l'opinion de Linnée: *Nihil est magis abominabile quàm stylum oratorium.* N'y a-t-il pas de quoi pleurer de douleur et d'indignation, en voyant ces charmantes révélations du monde naturel qui faisoient le bonheur de nos pères et qui avoient fait celui de leurs ayeux, remplacées par d'infâmes catalogues en françois macaronique ou en latin iroquois, dans lesquels on seroit fort en peine de dire ce qu'il y a de plus odieux, de la sécheresse du sentiment ou de la dépravation du langage? Quel effet ne produiroient pas aujourd'hui des livres à la hauteur de la science, comme celui que prépare, dit-on, un jeune et docte botaniste, M. Lemaout, et qui daigneroient nous enseigner en françois ce qu'on prend tant de soins à nous déguiser depuis quelques années sous des argots monstrueux? Cette belle langue françoise, si vantée et si méconnue, a-t-elle perdu le privilége de tout nommer et de tout peindre? Faut-il qu'elle dérobe, pour exprimer des faits nouveaux, à des langues mortes depuis deux mille ans, qui ne les ont probablement pas observés avant elle? A quel peuple, à quel

siècle s'est-on promis de faire adopter une idée aussi absurde?

Il y auroit des volumes à grossoyer sur les bévues, sur les turpitudes, sur la nullité, sur le scandale et l'ignominie des nouvelles nomenclatures scientifiques, sur des préjudices bien plus funestes, bien plus irréparables que ceux qu'elles ont portés à la langue et à l'enseignement, et qu'elles entraînent tous les jours dans toutes leurs applications. Je ne serois pas embarrassé de citer (mais je n'ose) un mot de nouvelle nomenclature médicale, qui a coûté plus de sang à l'humanité que la terreur de Robespierre et les guerres de Bonaparte, un mot de nouvelle nomenclature chimique qui a mis au tombeau plus de pauvres enfans que les proscriptions d'Hérode. Etrange progrès de l'intelligence et de la parole que celui qui ramène la société à l'époque barbare où Galaad égorgeoit Ephraïm pour la mauvaise prononciation de leur fatal *Sibboleth !*

Montaigne a dit quelque part qu'il n'hésiteroit pas à mettre un clou à notre roue, s'il en étoit capable, pour empêcher notre croulement. Personne n'a mis ce clou préservateur à la roue de la civilisation, et il n'est pas difficile de voir où elle nous mène. Je voudrois bien pouvoir enrayer aussi le char de la science sur la pente de l'abîme où il est entraîné par l'élan dévergondé des nomenclatures; mais ce droit ne m'est pas même acquis à titre de conseil, et Dieu sait de quelle fin de non-recevoir seroit accueilli mon pauvre *vernacule gallicque* par les écoliers limousins de nos jours de progrès, qui font rage de *despumer los verbocinations hellène et latiale,* si ces pages tomboient jamais sous leurs yeux. Il faudroit pour cette mission un Rabelais ou un Molière, que je vous souhaite de toute mon ame.

L'académie des sciences, si grande, si puissante, si

universellement honorée, l'académie des sciences qui s'est déjà signalée par tant de bienfaits à la reconnoissance des générations à venir, est seule capable de porter la sape au pied de cette Babel verbale, plus impie et plus ridicule que l'autre. S'en occupera-t-elle un jour? Je n'oserois pas vous le promettre.

Ch. Nodier.

Paris, imprimerie de BRUN, rue du Mail, n° 5.